

Le jour où Freud ferma boutique

Michel Vignard

Number 127, November 2010

Dilemme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61807ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vignard, M. (2010). Le jour où Freud ferma boutique. *Moebius*, (127), 59–62.

MICHEL VIGNARD

Le jour où Freud ferma boutique

Freud ferma boutique à 37 ans. Où a-t-il lu cela ? Il croit bien qu'il ne s'en souvient plus. Une biographie sans doute. Pas davantage se souvient-il de l'importance et du sens que l'auteur accordait à ce fait, mais il lui est entré dans la mémoire comme une écharde sous la peau. L'idée est stupide et sans intérêt, mais il suffit de tomber dessus, fût-ce par hasard, pour déclencher un flot d'interrogations, comme il a remarqué qu'un rêve, une fois transcrit sur le papier, conserve à jamais la fraîcheur de son premier déroulement. L'écharde, sans rien produire, ni douleur ni pus, sans dégénérer ni régresser, est là. Il a beau se dire que Freud n'a rien prémédité de son geste, qu'il s'est contenté d'une vie de brave médecin autrichien, qu'il a épousé Martha, bâti une œuvre, et que tout cela n'arriva qu'*après*, rien n'y fait : depuis qu'il sait, la question se pose à lui avec une brutale et importune acuité. Elle a surgi dans des circonstances indéfinissables, inextricablement associée à des pensées banales : une certaine angoisse du temps qui passe, une idée de la vieillesse, la crainte de durer. Mais pour peu que s'y ajoutent la conscience de vivre, le poids du quotidien, l'effort qu'il s'impose, jour après jour, pour ne rien manquer des opportunités de l'existence, il se dit, non, c'est trop, la vie est décidément usante, comment pourrait-il continuer à se morfondre dans la quête d'un objet qui se dérobe à toute prise ? Alors, il tombe sur l'écharde au bout du doigt. Elle indique naturellement le chemin, le seul, celui de Freud : *fermer boutique*. Et à l'horizon de l'échéance hypothétique, celui des trente-sept ans, il se demande comment les choses se passeront pour lui. Sera-ce une décision franche, une rupture marquée

qui l'attendra un jour quelque part comme un curieux messenger venu à sa rencontre lui dire, c'est terminé? À la place, resterait une délicatesse sincère, une sorte de componction toute pétrie de renoncement, une absence, un vide, un creux, dans quelque endroit obscur et secret, précis et indécélable de son être. Mais ça pourrait être plus long aussi, une approche lente, une baisse progressive de régime, une façon de surseoir, de rallonger les périodes, de renvoyer *sine die*. Une sagesse sereine remplacerait peu à peu les anciennes inquiétudes, ses jours seraient routiniers sans rien altérer de la joie dont on s'étonnerait autour de lui. Mais non, pas du tout, ça ne lui manque pas. Il se consacre à autre chose, voilà tout. Ou bien peut-être encore sera-ce fracassant : tu sais, j'ai décidé, c'est décidé, tout ça, pour moi, terminé, point final. Nul doute qu'une pareille annonce ferait de lui une vedette. On lui proposerait de venir à la télévision expliquer son choix. On l'installerait sur une estrade, en avant du public, des caméras pointées partout comme de curieuses loupes, et un présentateur se pencherait vers lui : alors vous, voilà, un jour, vous avez décidé, expliquez-nous comment vous en êtes arrivé là, ça ne vous manque pas, pas de regrets ; et si c'était à refaire. Si c'était à refaire, nul doute qu'il le referait, mais voilà, ce n'est pas fait, et il hésite toujours sur la méthode. Pourtant chaque nouvelle expérience, et jusqu'aux succès inattendus, aiguisent sa volonté : finir, en finir, ne plus recommencer, ne plus accepter l'humiliation, refuser de descendre encore et encore, ne pas transiger, rester comme un roc. Puis un doute l'ébranle : sûr que son geste sonnerait le rappel de disciples fidèles et zélés, et d'autres seulement curieux de tester ses résistances et prêts à toutes les ruses pour le mettre en contradiction avec son vœu. Des scandales éclateraient. On l'inviterait sur un autre plateau pour dire toute la vérité sur les rumeurs qui polluent votre existence depuis des mois. Oui ou non. Autour de lui, des sourires incrédules attendraient avec délices une mise au point. Oui ou non, répondez franchement, ne trichez pas, le public vous regarde, il veut savoir. Vous avez créé un réel engouement, d'une certaine façon, on peut le dire comme ça, vous êtes une vedette, et déjà certains vous accusent, que leur répondez-vous : oui ou non. Oui

ou non, c'est bien toujours la question. Mais Freud lui, Freud, comment s'y est-il pris? Il a fermé boutique un jour, voilà, c'est fait, passons à autre chose. C'est idiot, mais s'il ne l'avait pas connu, il est persuadé que pour lui aussi cet événement serait arrivé à son heure; il l'aurait surpris dans un moment quelconque de l'existence, mûr pour ce choix, et tout se serait accompli sans dilemme et sans drame. Dans son vocabulaire, Freud aurait dû être un mot parmi d'autres, sans renvoyer, par-delà les clichés auxquels se raccroche l'honnête homme, la sexualité, l'association libre, les débats infinis sur la cure, à rien de précis; il voudrait ne pas avoir visité l'appartement de Vienne, Bergasse, et celui de Hampstead Heath, à Londres, qui l'ont tant ému; il n'aurait pas fallu voir les statuettes égyptiennes ni le divan et les lunettes du maître posées sur le bureau, ni mis ses pas dans les siens, en imaginant sa dernière année, la mâchoire dévorée d'un cancer. Drôle de personnage quand même, fermer boutique à trente-sept ans, on ne sait pas pourquoi, plus de son âge, fini tout ça, passons aux choses sérieuses, la psychanalyse, le grand œuvre. Le doigt lui indique la voie, ou plutôt lui montre l'impasse et le renoncement. Il faut en finir, tu es un homme maintenant. Mais cette apostrophe, paradoxalement, l'infantilise. Freud n'eut besoin de personne. Il a fait ce qu'il fallait et hop!: on se reboutonne, on tourne la page, on ferme boutique. On n'imagine pas cette petite chose dans le giron familial. En a-t-il seulement parlé à Martha? Ou si délicatement, passagèrement, comme on remarque un nuage dans le ciel, et basta, rien de plus. Il s'était levé de la table du petit-déjeuner, et Martha savait quel homme elle avait épousé. Elle n'en aura rien dit à personne non plus, mais, depuis, elle ne voit plus son mari qu'auréolé de cette décision sublime, elle entrevoit ce qu'il va faire, l'extraordinaire destin qui l'attend. Elle aussi sait que ça ne sera pas facile. La servante qui dessert devine la tristesse de madame. Madame n'est pas dans son assiette, aujourd'hui. Oui, il croit qu'il comprend Martha, le sacrifice plus noble encore qui fut le sien, muet et sans compensation celui-là. Pour elle, seulement l'ombre du foyer, les soins du malade et les terreurs de l'impuissance devant les attaques: il y en eut tant, pas de mois sans querelles. Mais aux pires

moments, elle pouvait s'appuyer sur une forte décision, sur cette sorte d'exception formidable qui la mettait à l'abri : il avait choisi sa vie avant que le destin ne le choisisse, lui, et au cœur des éléments déchainés, l'existence continuerait sereinement, les malheurs s'abattraient sans amoindrir sa force de conviction ni son amour ; et aussi loin que la vie la pousserait, elle se souviendrait de ce matin-là, de la délicatesse de Sigismund, son geste d'essuyer ses lèvres, puis le baiser qu'il avait déposé au creux de sa main entrouverte : elle sait déjà tout ce que cet homme va faire et tout ce qu'elle-même fera pour être à sa hauteur. Et il la voit soudain sa vie, là, comme madame Freud, assise à la table du petit-déjeuner, avec la bonne qui dessert et qui s'inquiète : Madame n'a pas l'air dans son assiette aujourd'hui. Martha répond que, non, non, tout va bien. C'est un jour merveilleux, mais on ne peut le dire à personne.